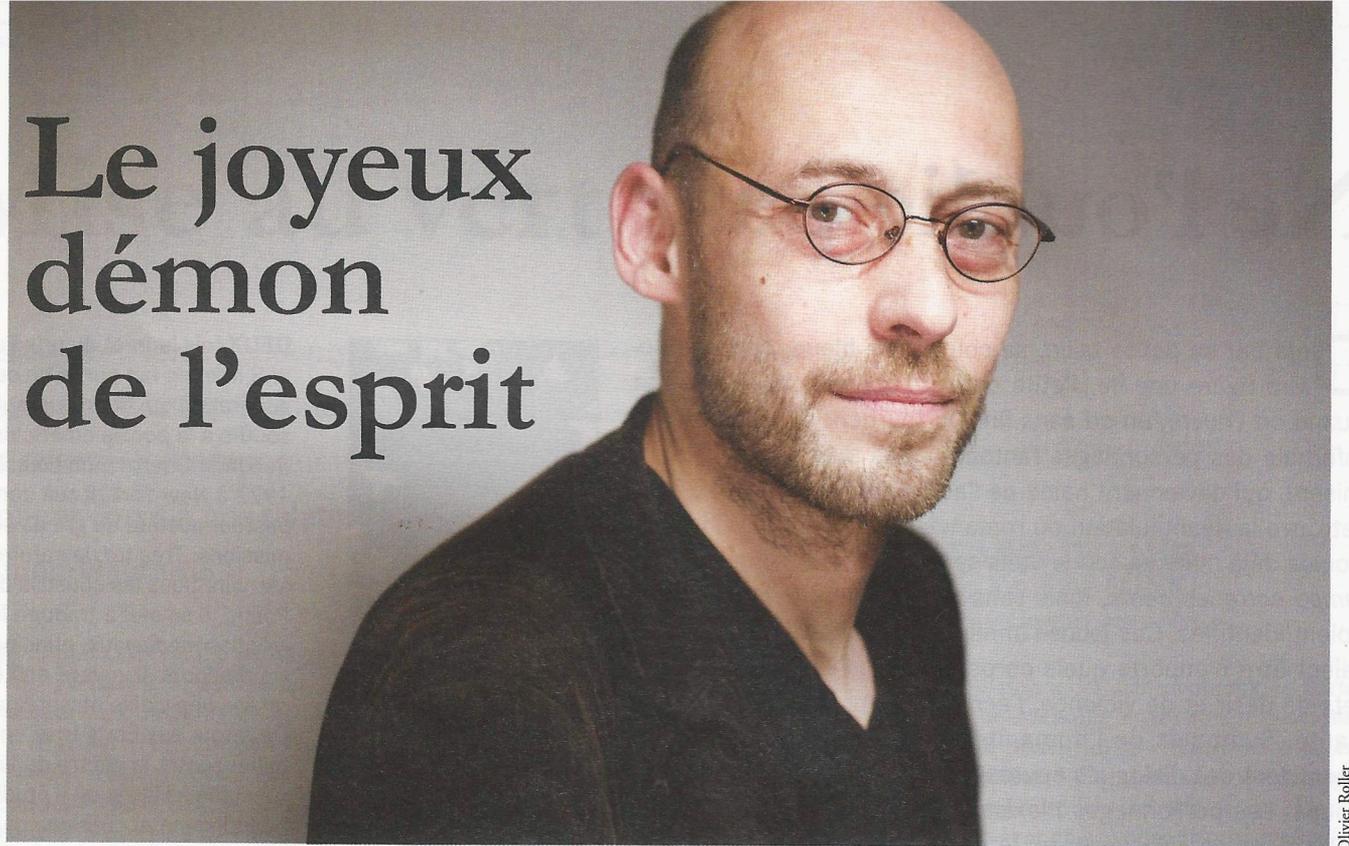


Le joyeux démon de l'esprit



Olivier Roller

Lancées dans le sillage de la presse satirique française et new-yorkaise, les éditions Wombat se vouent à l'humour et au non-sens, spécialités brillantes lorsqu'elles font de l'esprit.

De la famille des vombatidés, également nommés phascolomes, le wombat est un marsupial qui vit dans les forêts montagneuses d'Australie où il creuse de vastes terriers. À l'aune de ce que publient les éditions Wombat, on sait ce qu'y cache l'animal : des livres évidemment. Et plus particulièrement des livres destinés à mettre en valeur la littérature humoristique et le roman japonais contemporain décalé. Depuis qu'il lit avec ferveur *Fluide glacial*, *Hara-Kiri* ou *Charlie hebdo*, Frédéric Brument s'était rendu compte que le dessin et l'humour n'avaient pas bonne presse chez les éditeurs « sérieux » et qu'une veine de livres formidables issus des meilleurs cerveaux du *New Yorker*, mais aussi du Canada et d'Angleterre n'étaient toujours pas parvenus à trouver leur lectorat faute de traduction. Au pays de Rabelais, d'Alphonse Allais et de Topor, cela paraît incroyable... Qu'à cela ne tienne : d'abord meneur du fanzine *Gatô* (1993-1995), il s'attaqua chez plusieurs éditeurs à combler les lacunes puis, choisissant l'indépendance, à poursuivre l'opération salutaire sous sa propre marque. Là, flanqué d'un marsupial et de son très britannique ami Thierry Beauchamp, il dissémine des trésors d'esprit qui ont conquis un public soucieux de drôlerie et d'intelligence, puisque – on l'a appris avec le siècle des Lumières puis avec Alphonse Allais et Jules Renard –, il faut du neurone pour amuser autrui.

Que représente la littérature comique à vos yeux ?

Une part importante de la littérature mondiale, Rabelais, Cervantès, Swift, Twain, voire Kafka, est composée par des auteurs comiques. Malgré ça, le texte d'humour en France est encore mal considéré, vu comme mineur ou négligeable, car « pas sérieux ». C'est un préjugé. Mais, de ce fait, sortir un *roman comique* à la rentrée littéraire (ou plutôt en marge), comme nous le ferons en septembre avec Spike Milligan, n'est pas si cou-

rant. En court-circuitant l'« esprit de sérieux » d'une époque, ces écrivains portent un regard tranchant sur la pseudo-réalité du temps, l'idéologie dominante si vous voulez. Le corps, la folie, la cruauté chez un Topor (son nom signifie « la hache », en polonais) transpercent les apparences. Chez d'autres, c'est l'imagination langagière qui prend de vitesse la raison – le *crazy humor* sophistiqué d'un Perelman, le *nonsense* déjanté d'un Milligan, hérité des *limericks*. Même chez des auteurs de style plus classique, le décalage de l'absurde fait joyeusement réfléchir en secouant les certitudes. Et en plus ça donne beaucoup de plaisir. Or la lecture, c'est du plaisir, non ? Par exemple, *Le Cerveau à sornettes* de Roger Price sort en 1951 aux États-Unis, en plein maccarthysme. C'est une violente critique de l'utilitarisme et du consumérisme. Mais, comme c'est un bouquin hyper loufoque de bout en bout, où Price joue le *mad professor*, entre lard et cochon, les censeurs auraient risqué le ridicule. C'est une arme pacifiste très puissante, le comique. On en a hélas encore eu la confirmation récemment.

Dans quelles circonstances avez-vous décidé de militer pour les humoristes anglo-saxons ?

J'en ai découvert certains, notamment l'âge d'or du *New Yorker*, grâce à deux pionniers des années 1950-60 : Robert Benayoun (l'anthologie *Les Dingues du nonsense*) et Jacques Sternberg (la collection « Humour secret »). Le travail littéraire de ces auteurs m'a beaucoup impressionné. C'étaient réellement les maîtres en écriture de Woody Allen (Perelman) ou des Monty Python (Milligan). Mais très peu de livres étaient traduits. Outre le préjugé déjà mentionné, la distance idéale pour l'humour est le texte court, or en France la nouvelle est plutôt dévalorisée. Je me suis donc procuré les recueils originaux dans les années 1990 et, de fil en aiguille, suis allé de découverte en découverte. Je m'occupais alors d'une collection « Thriller » anglo-saxonne au Rocher, maison où on a infiltré, avec Jeanne

Guyon, traductrice émérite, quelques nouvelles éparses. J'ai alors reçu une lettre d'un certain Thierry Beauchamp, me disant : « J'ai vu ce que vous faites. » Lui aussi était passionné de cette littérature et, comme moi, s'était mis à en traduire pour son plaisir... Thierry est évidemment un pilier du Wombat. Admirateur par ailleurs d'*Hara-Kiri*, j'avais amené en 1999 Gébé et Choron (le Diogène de notre temps !) au Dilettante ; j'ai proposé alors à Dominique Gaultier une première traduction de Robert Benchley, *L'Expédition polaire à bicyclette*, très bien accueillie. On a enchaîné avec Leacock, Perelman et la série *Les Pirates !* de Gideon Defoe. Ce n'était cependant pas la vocation première du Dilettante et, après un bref passage chez Rivages (« Série humoristique », 12 titres), il m'est apparu que, pour rendre visible cette littérature joyeuse et libératrice, il fallait réunir ces artistes décidément très à part sous une bannière commune, d'où la création de Wombat en 2011 et de la collection « Les Insensés ».

Qu'a-t-il de particulier cet humour insensé ?

Sa modernité, ça m'a tout de suite frappé. Dès 1910, le Canadien Leacock analyse déjà très finement l'humanité d'un monde en pleine mutation, auquel les gens vont devoir s'adapter, bon gré mal gré. Dans son premier texte, *Panique à la banque*, un type va pour la première fois déposer son argent dans une banque : il est tellement paniqué par le système qu'il vide son compte en ressortant. La première génération du *New Yorker*, dans l'entre-deux-guerres, vit au cœur du capitalisme moderne et pointe avec acuité, à travers la figure du « *little man* » (incarné par exemple par le Walter Mitty de James Thurber) l'aliénation de l'homme névrosé par la frénésie et la mécanisation de la vie. Le cinéma de *slapstick*, la bande dessinée, le dessin animé à la Tex Avery s'en font aussi l'écho. Les comiques sont sceptiques, lucides, intempestifs, ils restent donc avec le temps très pertinents. On publie par exemple en octobre un recueil de textes inédits de Benchley, intitulé : *L'Économie, pour quoi faire ?* Benchley est témoin de la crise de 1929 : il tape à grands coups de *nonsense* sur les banquiers et soi-disant experts, avec une virulence réjouissante et très contemporaine.

Vous placez très haut des auteurs comme Robert Benchley, S. J. Perelman, Will Cuppy, mais plus encore le Canadien Stephen Leacock. Quels sont ses talents ?

Le comique est une part importante de l'œuvre de Mark Twain, père de la littérature américaine moderne, et Stephen Leacock est le « Mark Twain canadien », par ailleurs professeur d'économie et de sciences politiques. Il avoue dans sa préface à *Bienvenue à Mariposa* en 1912 : « Personnellement, j'aurais préféré écrire *Alice au pays des merveilles* plutôt que toute l'*Encyclopaedia Britannica*. » Il a même signé deux essais sur l'humour en littérature, c'est dire s'il prenait au sérieux l'écriture comique. Dans la première génération du *New Yorker*, je distinguerai les trois mousquetaires (Benchley, Thurber, Perelman), une Milady (Dorothy Parker, bien sûr) et un quatrième mousquetaire plus discret (l'ermite Will Cuppy). On parle d'école du *New Yorker* (comme d'*Hara-Kiri*) par commodité, bien sûr, ces auteurs se connaissaient et se lisaient, mais chacun a son univers et son style propre. On peut adorer l'un et pas l'autre. Ces revues ont fédéré le meilleur de l'écriture comique de leurs époques, créant une émulation avec une véritable exigence. Cavanna, dans *Hara-Kiri*, interdisait les jeux de mots, car le calembour dominait alors l'humour français et l'empoisonnait de sa médiocrité. C'est en partie toujours le cas. Cela dit, nous

publions aussi de jeunes auteurs, l'Anglais Gideon Defoe, l'Américain Mykle Hansen, le duo français Prelle & Vincenot, en qui je vois des héritiers actuels de cette tradition.

À quel moment avez-vous rencontré le dessin, et en particulier le dessin satirique ?

À travers la bande dessinée, je me suis nourri jeune à *Charlie mensuel*, *Hara-Kiri*, *Fluide glacial*, etc. En France, on trouvait le meilleur du comique en BD : Goscinny, Gotlib, Mandryka, Masse, etc. Beaucoup de ces dessinateurs avaient déjà assimilé le comique US, via le cinéma mais aussi la revue *Mad* de Harvey Kurtzman. Gotlib est un grand fan de Spike Milligan, qu'il a été voir à Londres vers 1975 pour tenter de l'adapter dans *Fluide glacial*. Il y a un lien originel, via la caricature, entre le comique et le dessin. Dans le *New Yorker* comme dans *Hara-Kiri*, textes et dessins se côtoient. Price et Milligan illustrent aussi leurs textes. Donc il m'a paru évident d'éditer des livres comiques avec, *a minima*, des couvertures dessinées, voire des illustrations intérieures. Collaborer avec Willem, Goossens, Menu, Killoffer, Cestac, Seth ou Maruo, c'est un très grand plaisir, partagé je crois, car ces artistes sont aussi lecteurs. Honoré, magnifique dessinateur, a été le premier à illustrer un livre pour nous (d'où vient le nom de notre maison) : *Comment attirer le wombat* de Will Cuppy. Et puis certains auteurs sont à la fois écrivains et dessinateurs (Topor, Gébé, Thurber...), d'où notre collection « Les Iconoclastes », sorte d'extension graphique des « Insensés », où l'on publie des livres jouant avec le rapport texte/dessin. On vient de rééditer un proto-roman graphique méconnu, *Le Petit Napoléon illustré* de Pierre Étaix & Jean-Claude Carrière, deux érudits du comique, scénaristes respectifs de Tati et Buñuel. Nous ne sommes cependant pas éditeur de BD au sens courant.

Dès le départ, vous avez souhaité intégrer le roman japonais à votre catalogue. D'où vient votre intérêt pour la littérature japonaise ?

J'ai une passion de longue date pour la culture japonaise (manga – j'ai découvert *Akira* en édition US en 1986 –, cinéma, littérature). En collaboration avec une amie japonisante, Racha Abazied, nous avons initié il y a une douzaine d'années au Rocher une « Série japonaise » en publiant des inédits de grands écrivains modernes, de Mori Ogai à Hayashi Fumiko. En créant Wombat, j'ai souhaité avec « Iwazaru » m'axer sur une littérature contemporaine décalée, avec des auteurs empruntant souvent aux « mauvais genres » (comique, fantastique, polar...). Takeshi Kitano, qui a ouvert la collection, est à l'image de ce Japon-là, bien moins monolithique qu'on le pense – à la fois absurde et émouvant, tendre et violent, vulgaire et esthétique. Nous venons de publier *Le Démon de l'île solitaire*, un grand roman inédit d'Edogawa Ranpo, qui est en quelque sorte la figure tutélaire de cette littérature déviante, et le père du genre « *ero-guro* » (qui s'est répercuté dans le cinéma, le manga). Savez-vous cependant que la formule complète de Ranpo est : *ero-guro-nansensu* ? CQFD.

Propos recueillis par Éric Dussert

CARTE D'IDENTITÉ

Nouvelles Éditions Wombat
3, rue Simart
75018 Paris

Création 2010
30 titres au catalogue
7/8 titres par an
Tirage moyen : 2500 ex.
Meilleures ventes : Robert Benchley,
Pourquoi je déteste Noël (10 000 ex.),
Emmanuel Prelle & Emmanuel Vincenot,
L'Élevage des enfants (8000 ex.).
Diff.-distr. : Harmonia mundi